

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1944

THESE

N°

151

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Jean VILLEBŒUF

Né le 8 Février 1918, à Charny (Yonne).

Présentée et soutenue publiquement le 30 Mai 1944

APERÇU HISTORIQUE
SUR LE TRAITEMENT DE LA PESTE
AU MOYEN AGE

Président : M. LIAN, Professeur.

PARIS
IMPRIMERIE R. FOULON
29, RUE DEPARCIEUX, 29
1944

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1944

THESE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Jean VILLEBŒUF

Né le 8 Février 1918, à Charny (Yonne).

Présentée et soutenue publiquement le 30 Mai 1944

APERÇU HISTORIQUE
SUR LE TRAITEMENT DE LA PESTE
AU MOYEN AGE

Président : M. LIAN, Professeur.

PARIS
IMPRIMERIE R. FOULON
29, RUE DEPARCIEUX, 29
1944

DOYENS HONORAIRES :

MM. Balthazard, Baudouin, Roussy

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. Aubertin, Balthazard, Basset, Baudouin, Bezançon, Brindeau, Carnot, Chevassu, Chiray, Clerc, A. Couvelaire, Delbet, Hartmann, Heitz-Boyer, Jeannin, Laignel-Lavastine, Laubry, Lemierre, Lenormant, Marion, Mulon, Ombredanne, Roussy, Rouvière. Sannié, Sébilleau, Sézary, Tanon.

DOYEN	LÉON BINET.
	Membre de l'Institut
ASSESSEUR.	JEAN VERNE.

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ff OLIVIER.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Assistance Médico-sociale	N...
Bactériologie	GASTINEL.
Biologie médicale	VERNE.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Clinique de cardiologie	DONZELOT.
	BROCQ.
Cliniques chirurgicales	CADENAT.
	MONDOR.
	QUENU.
Clinique chirurgicale infantile et d'orthopédie	LEVEUF.
Clinique chirurgicale orthopédique	MATHIEU.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies des enfants	DEBRE (R.).
Clinique des maladies infectieuses	ff MOLLARET.
Clinique des maladies mentales et de l'encéphale ..	DELAY.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
	BENARD (H.).
Cliniques médicales	CHABROL.
	HARVIER.
	LIAN.
Clinique médicale propédeutique	P. VALLERY-RADOT
Clinique de Neuro-chirurgie	VINCENT (Cl.).
	LANTUEJOUL.
Cliniques obstétricales	LEVY-SOLAL.
	VELTER.
Clinique ophtalmologique	PORTES.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	SENEQUE.
Clinique thérapeutique médicale	LOEPER.
Clinique de la Tuberculose	BERNARD (Et.).
Clinique urologique	FEY.
Embryologie	GIROUD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	ALAJOUANINE.
Histologie	CHAMPY.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	BESANCON (Justin).
Hygiène et clinique de la première enfance	CATHALA.
Hygiène et médecine préventive	JOANNON.
Médecine du Travail	DUVOIR.
Médecine légale	PIEDELIEVRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT (E.).
Pathologie chirurgicale	PETIT-DUTAILLIS.

Pathologie exotique	MM.
Pathologie expérimentale et comparée	LAVIER.
Pathologie médicale	LEMAIRE.
Pathologie et thérapeutique générales	MOREAU.
Pharmacologie et matière médicale	et DE GENES.
Physiologie	HAZARD.
Problèmes alimentaires (<i>chaire à titre personnel</i>) ..	BINET (Léon).
Puériculture.	RICHEL (Charles).
Radiologie médicale	LELONG.
Stomatologie	DESGREZ (H.).
Physique médicale	DECHAUME.
Technique chirurgicale	STROHL.
Thérapeutique	MOULONGUET.
	LAROCHE (G.).

PROFESSEURS SANS CHAIRE :

MM. DOGNON (*Physique médicale*), GAILLARD (*Parasitologie*),
 HALPHEN (O. R. L.), JAYLE M. (*Chimie médicale*),
 Mlle J. LEVY (*Pharmacologie*), OLIVIER (*Anatomie*),

II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.		MM.
Anatomie	{ CORDIER.	Pathologie
	{ DELMAS.	chirurgicale ..
	{ N. et DEBEYRE.	
Anatomie	{ DELARUE.	
pathologique ..	{ Mlle GAUTHIER-	
	{ VILLARS.	
Bactériologie ..	{ BONNET.	Pathologie
	{ FASQUELLE.	expérimentale .
Biochimie	{ ETTORI.	
médicale	{ SCHAPIRA.	
Dermato		
syphillographe .	DEGOS.	
Histologie	{ COUJARD.	Pathologie
	{ DESCLAUX.	médicale
Hydrologie	DEBRAY.	
Hygiène	{ BOYER.	
	{ DEPARIS.	
Médecine légale.	DESOILLE.	
Neurologie . . .	DE SEZE.	
	{ DIGONNET.	Pédiatrie
	{ MAYER.	
Obstétrique . . .	{ SUREAU.	Pharmacologie. .
	{ VARANGOT	
Ophtalmologie ..	OFFRET.	Physiologie . . .
Oto-rhino-		
laryngologie ..	AUBIN.	Physique
Parasitologie. . .	BRUMPT, L. C.	médicale
		Psychiatrie . . .
	{ FEVRE.	Thérapeutique
Pathologie	{ HUGIER.	
chirurgicale. . .	{ LEGER.	Agr. ch. d'ens. .
	{ MERLE d'AUBIGNÉ	Urologie

PADOVANI.
 PATEL.
 ROUX.
 RUDLER.
 SICARD.
 MERKLEN.
 BROUET.
 CACHERA.
 DECOURT.
 DREYFUS (G.).
 FAUVERT.
 GARCIN.
 HAMBURGER.
 KOURILSKY.
 LAMY.
 LENEGRE.
 MARCHAL.
 MAURIC.
 SOULIE.
 LAPLANE.
 MARIE (J.).
 CHEYMOL.
 BARGETON.
 PARROT.
 DJOURNO.
 BARUK.
 BROUET.
 COUVELAIRE, R.

III. — PROFESSEURS HONORAIRES ET AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM. BASSET (*Pathologie chirurgicale*), BRINDEAU (*Obstétrique*),
HUGUENIN (*Anatomie pathologique*), LE LORIER (*Obstétrique*),
VAUDESCAL (*Obstétrique*).

IV. — PROFESSEURS SANS CHAIRE ET AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE à titre permanent.

	MM.		M.
Clinique chirurgicale . . .	AMELINE.	Clinique médicale	DE GENNES.
	BASSET.		HAGUENAU.
	DE GAUDART		MOLLARET.
	D'ALLAINES.		MOUQUIN.
	FUNCK-BRENTANO.		TURPIN.
Clinique médicale	GATELLIER.	Clinique obstétricale . . .	ECALLE.
	MENEGAUX.		LACOMME.
	BARIETY.	Clinique ophtalmologique Clin. otho-rhino- laryngologique	RENARD.
	BOULIN.		HALPHEN.
	CHEVALLIER.		
	COSTE.		

V. — CHARGES DE COURS

M.

Radiologie LEDOUX-LERARD.

MM.

Secrétaire de la Faculté J. MOREL.
Secrétaire-adjoint M. BRISSIAUD.

Bibliothécaire en Chef . . D^r A. HAHN.

Bibliothécaires Mlles DUMAITRE, GOICHON, LAURENT.

*Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les
opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être
considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner
aucune approbation ni improbation.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LIAN

Professeur de la Chaire d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie
Médecin de l'Hôpital Tenon
Officier de la Légion d'Honneur

*Qui nous a fait le grand hon-
neur de présider cette thèse.*

Introduction

Le nombre des publications concernant l'Histoire de la Peste est très considérable. Non seulement nous trouvons des ouvrages généraux, mais chaque pays, on pourrait mieux dire chaque localité des pays européens, a contribué, par des publications régionales, à nous documenter sur les diverses épidémies de peste qui ont ravagé l'Europe. Mais c'est surtout au Moyen-Age qu'on a relevé le plus grand nombre d'épidémies de peste et aussi les plus terribles par leur mortalité.

Si, d'une part, on trouve d'innombrables descriptions tant de la maladie elle-même que des conséquences qu'elle a produites dans le pays, les documents concernant les traitements sont relativement peu nombreux, ou tout au moins se montrent à peu près identiques pendant toute cette période millénaire : traitement purement symptomatique du malade et généralement, traitement, par la fuite de l'homme sain. Parler du traitement d'un des siècles du Moyen-Age, c'est en parler de tous les siècles; aussi nous avons choisi le plus typique, le **xiv^e** siècle.

Néanmoins, malgré toutes les grossières superstitions qui ont caractérisé cette période, des notions intéressantes se sont dégagées progressivement et ont servi de base aux découvertes et aux perfectionnements des siècles suivants.

En premier lieu, c'est vers la fin du Moyen-Age que la *contagion* commence à être reconnue et en deuxième lieu, l'isolement, la *quarantaine* se réalise, d'abord en Italie, pour gagner ensuite les autres pays de l'Europe.

Dans cette modeste étude sur le traitement de la peste au Moyen-Age, nous faisons dans un premier chapitre, un bref rappel des épidémies de la Peste; dans le chapitre suivant, nous analysons les *traitements employés*, la prophylaxie ou la *quarantaine* et, enfin, dans un chapitre para-médical, nous parlons des Saints, prétendus guérisseurs de la peste.

Rappel historique des grandes épidémies de peste au Moyen Age

Si l'on se rapporte à GALIEN, on a une définition bien peu précise de la peste : « Si une maladie atteint un grand nombre de personnes, c'est une épidémie ; quand la plupart d'entre eux meurent, c'est une peste ». Aussi il n'est pas étonnant que bien des maladies épidémiques au cours des premiers siècles aient été étiquetées souvent à tort sous le terme de peste.

Si nous parcourons à grands traits les diverses épidémies qui ont ravagé l'Europe au cours du Moyen-Age, nous trouvons que sa première apparition date du VI^e siècle. C'est la peste dite de Justinien, qui fut précédée, rapportent les chroniqueurs de l'époque, de malheurs publics de toutes sortes. Cette épidémie a compté au nombre des événements graves qui ont fixé la transition entre l'Antiquité et le Moyen-Age.

En 531, apparut à l'état sporadique une maladie inconnue, qui se manifesta à Antioche, dans quelques parties de la ville, atteignant surtout des hommes jeunes et vigoureux qui succombaient avec des taches noires sur le corps et des bubons de l'aîne, d'où le nom de maladie ou peste inguinale.

Mais c'est en 542, c'est-à-dire onze ans plus tard, qu'éclate une des plus terribles épidémies de l'histoire.

Partie d'Egypte, elle ravagea d'abord la Syrie, puis l'Asie Mineure, pour apparaître au printemps de 542 à Constantinople où elle prit une allure redoutable, n'épargnant personne, avec une certaine prédilection, rapporte PROCOPE, pour les femmes enceintes. Les enfants nés de pestiférés, paraissant viables, succombaient en deux ou trois jours. Il n'en survécut pendant toute l'épidémie qu'un seul venu au monde dans ces conditions.

L'épidémie dura quatre mois, et elle frappa jusqu'à dix mille personnes par jour. Elle fut suivie d'une famine qui décima le reste de la population. Elle gagna l'Europe occidentale, atteignant les humains et les animaux et les décimant également. En ce qui concerne la gaule, GRÉGOIRE DE TOURS la décrit en ces termes : « Cette maladie n'épargna aucune créature : tous les troupeaux étaient frappés; les bêtes fauves mouraient dans les bois, les hommes dans les villes et dans les campagnes. Chez les hommes, la maladie ne consistait qu'en un mal de tête suivi bientôt de la mort ». D'après LECLAINCHE. Histoire de la Médecine, tome II, page 605).

Il fallut près d'un siècle pour que la force de diffusion de la peste s'épuisât.

Il faut, finalement, arriver jusqu'au XIV^e siècle pour trouver une épidémie de peste comparable à celle dite de Justinien.

Au mois de janvier 1348, apparurent à Avignon les premiers cas d'une affection qu'on avait vue l'année précédente dans plusieurs points du littoral méditerranéen. Elle était si contagieuse qu'en quelques jours la ville fut envahie. Cette peste, contrairement à celle de 542, présentait pour trait spécial une tendance aux hémorragies et aux localisations viscérales. Les téguments se couvraient de pétéchies noirâtres, d'où son nom de « peste noire ».

L'empereur CANTACUZÈNE, dont le propre fils ANDRONICUS mourut de peste à Constantinople, la décrit en détail.

CHALIN DE VINARIO, le seul qui, avec Guy de CHAULIAC, en ait donné une description scientifique, parle de noma et d'angine gangréneuse; BOCCACE, à Florence, donne également un vivant compte-rendu des symptômes de la peste qu'il observa.

En France, en Italie, en Espagne, en Norvège, en Russie, la peste noire fut marquée pendant tout son cours par des gangrènes pulmonaires (la peste pneumonique comme on l'appelle actuellement), précoce et rapidement mortelle.

En France, l'épidémie se propagea vers le Nord à partir d'Avignon; elle atteignit l'Angleterre avec une extrême rapidité; les annales des contemporains mentionnent que, disséminée à travers tout le pays, la peste n'épargna que 1/10^e des habitants qui survécurent.

Notons que, profitant de cette peste, le roi d'Ecosse tenta d'envahir l'Angleterre; mais la peste détruisit plus vite son armée que le fer de l'ennemi; en rentrant, les soldats ramenèrent le fléau chez eux.

Au cours de cette peste de 1348, le nombre des victimes fut extrêmement élevé, portant sur tous les âges, sur toutes les classes. D'après les historiens de cette époque, il périt soixante mille personnes à Avignon, cent mille à Londres, cent mille à Venise, cinquante mille à Paris, dont deux reines, Jeanne de Navarre, fille de Louis le Hutin et Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe de Valois, alors régnant. Alphonse XI succomba de la peste au siège de Gibraltar en 1350.

De cette peste, un fait est certain, c'est qu'elle fut directement importée d'Orient et en plusieurs points à la fois. La diffusion s'explique d'autre part par la présence des maisons étroites et mal aérées, du nettoyage élémentaire des villes, notamment de Paris, qui présen-

taît dans son centre même un foyer permanent d'infection, le charnier des Innocents. Ailleurs, les conditions étaient aussi mauvaises.

De l'Angleterre, la contagion se transmit par un bateau à Bergen, la capitale de la Norvège, où la peste se manifesta dès le début par des vomissements de sang; l'épidémie n'épargna qu'un tiers des habitants.

En Pologne, les sujets infectés crachaient du sang et mouraient en si grand nombre qu'on peut affirmer qu'il resta à peine un quart d'habitants.

Finalement, la peste apparut en Russie deux ans après l'Europe méridionale.

Aux facteurs d'expansion dus au commerce, aux expéditions militaires qui marquèrent la fin du Moyen-Age, on doit en ajouter un autre, produit par le fanatisme religieux, les processions de Flagellants.

L'apparition de la peste noire procura beaucoup d'adeptes aux Flagellants. Ceux-ci formaient au début une sorte de confrérie à statuts secrets et très austères. Six mois après l'épidémie d'Avignon, ils vinrent à Strasbourg. Les populations décimées par la peste et dont le fanatisme avait été surexcité, traduisirent d'une manière terrible l'hymne mystique des Flagellants; elles se mirent à massacrer les Juifs, qu'on accusait d'empoisonner les fontaines. On peut rappeler à ce sujet un premier procès fait aux Juifs, au mois de septembre 1348, par le bourgmestre de Chillon, sur le lac de Genève. A Bâle, on saisit tous ceux qui se trouvaient dans l'intérieur de la ville, on les réunit dans un hangar fermé et on y mit le feu; à Strasbourg, deux mille périrent par le bûcher. Ceux de Spire et d'Esslingen se brûlèrent eux-mêmes dans leurs maisons et leur synagogue.

Les tumultes populaires n'eurent qu'un résultat, celui de propager la peste et la rendre plus meurtrière.

Les historiens du temps rapportent qu'il périt vingt-cinq millions d'hommes de 1347 à 1350. L'Europe fut ravagée des bords de la Méditerranée aux confins de la Laponie; la mort noire sévit même jusqu'en Islande. En 1351, elle arriva en Russie, y fit des victimes en grande quantité, et regagna par les steppes son foyer d'origine.

Si nous comparons les deux grandes épidémies de peste du Moyen-Age en Europe, l'une au début, l'autre à la fin du Moyen-Age, on remarque que leurs causes ont été les mêmes. Dans les deux cas, le fléau s'est répandu avec une rapidité extrême, grâce aux mauvaises conditions hygiéniques, à l'ignorance superstitieuse des peuples. On retrouve les mêmes caractères pathologiques dans les épidémies locales avec les mêmes conséquences.

Dans le chapitre suivant, nous esquisserons à grands traits les traitements et les mesures préventives qui ont été tentées pour combattre les épidémies de peste pendant cette époque.

Traitement de la peste au Moyen Age

Si l'on étudie les mesures qui ont été prises pour combattre la peste qui se déclara en 542, on constate que les médecins se montrèrent pleins de dévouement. Ils semblaient même jouir d'une immunité relative. Très peu d'entre eux succombèrent, malgré la fréquence de leurs visites aux malades, des incisions qu'ils pratiquaient, des bubons et même des autopsies effectuées pour découvrir la cause du mal.

Mais, comme le relatent ceux qui ont étudié l'histoire de cette épidémie de peste, malgré leur zèle et leur dévouement, les médecins étaient contrariés dans leur lutte héroïque par la frayeur panique de la population et l'absence de mesures hygiéniques.

Inutile de dire qu'avec les moyens utilisés à cette époque, on ne possédait, au point de vue médical, rien qui se montrât particulièrement efficace. Avec le nombre progressivement croissant des victimes, la plupart de celles-ci restaient dans la rue sans sépulture, les porteurs et les moyens de transport faisant défaut.

« Lorsque les cimetières ordinaires furent pleins, on enterra dans les terrains non bâtis, dans les jardins, dans les citernes desséchées; on bourra les tours des remparts et on les ferma par de la maçonnerie. » Finalement, on chargeait les cadavres sur des barques d'où on les précipitait dans la mer; celle-ci les rejetait en différents points du littoral, y créant de nouveaux foyers de peste.

Certains pestiférés cherchaient une protection en courant dans les églises, dans les oratoires, réclamant avec ferveur la protection divine, pensant ainsi se protéger du fléau; mais ils tombaient frappés du mal jusque sur les marches de l'autel. D'autres pensaient se protéger en s'enfermant chez eux, effectuant ainsi une sorte de quarantaine.

Pour avoir une vue d'ensemble des traitements et des procédés employés au Moyen-Age pour combattre la peste, il faut arriver à la grande peste de 1348, qui par le nombre de documents qu'elle a laissés, a permis de cristalliser la thérapeutique se rapportant à cette période de l'histoire.

La soudaineté de la peste « noire de 1348 prit les médecins à l'improviste. Il est intéressant de noter quelles furent leurs réactions et les mesures qu'ils prirent. Sous l'influence des traductions des livres médicaux des Arabes, ils ne trouvèrent d'autres moyens que la résignation, déclarant la peste incurable et, contrairement à leurs prédécesseurs de la peste Justinienne qui courageusement luttèrent contre le mal, ils s'empressèrent de fuir.

Cependant on peut citer de glorieuses exceptions : Guy de CHAULIAC resta constamment sur la brèche pendant deux épidémies (1348 et 1360) qui ravagèrent Avignon à douze ans de distance; cet homme honora par son courage et son dévouement le corps médical.

GENTILE DE FOLIGNO prit les germes du mal au chevet d'un moribond et succomba le 18 juin 1348 dans l'accomplissement de son devoir.

CHALIN DE VINARIO, GALEAZZO DI SANTA SOFIA luttèrent jour par jour.

Mais ces efforts individuels étaient trop rares et trop mal secondés pour aboutir.

En rappelant l'activité de chacun de ces médecins, représentant la médecine officielle de cette époque, on

aura la représentation à peu près exacte des procédés thérapeutiques employés.

Professeur réputé à Perugia, GENTILE DE FOLIGNO était attaché aux doctrines arabes et à celles de GALIEN, universellement respecté à cette époque. Comme tous ses contemporains, il croyait à une « corruption putride du sang dans les poumons et dans le cœur, qui était occasionnée par l'atmosphère pestilentielle et qui se communiquait à tout le corps ».

Il supposait, par conséquent, que toute chose dépendait d'une purification suffisante d'air, au moyen de feux étincelants de bois odoriférants, au voisinage des bien portants, comme des malades et préconisait une manière convenable de vivre, de manière à ce que la putridité ne put faire succomber le malade.

En conformité avec les notions dérivées des Anciens, il restait fidèle à la saignée et aux purgations, au début de l'attaque, dans un but de purification. Il prescrivait au bien portant de se laver souvent avec du vinaigre ou du vin, d'asperger sa demeure avec du vinaigre et d'aspirer souvent le camphre ou toutes autres substances volatiles.

En même temps, suivant le mode arabe, il donnait des règles détaillées sur un grand nombre de médicaments avec leurs pouvoirs de guérison, qu'on croyait merveilleux.

GENTILE DE FOLIGNO croyait à une infection progressant d'un pays à un autre : il accordait peu de crédit aux influences astrales; le pouvoir contagieux de la maladie, au voisinage de ceux atteints de la peste, était pour lui hors de doute. D'ailleurs ces notions de contagion remontaient à l'Antiquité et sont restées inchangées au XIV^e siècle. La multiplication des modes de préservation, port de masques et de gants, pratique des fumigations, vient confirmer encore ce caractère

de contagiosité que lui reconnaissaient alors les médecins.

Les médecins conseillaient seulement des purifications publiques d'air au moyen de grands feux, comme cela avait été déjà pratiqué dans l'Antiquité. Ou bien ils conseillaient de chercher le salut dans la fuite, ou encore de s'enfermer dans sa demeure.

Les médecins, comme les sujets cultivés de cette époque, étaient convaincus de la réalité de l'influence astrale comme cause de la Peste Noire ». Une grande conjonction des trois planètes supérieures, Saturne, Jupiter et Mars dans le signe des Poissons, qui prenait place, suivant Guy de CHAULIAC, le 24 mars 1345, était admise en général comme cause principale de la Peste Noire : l'état malade des corps, la corruption des liquides, la débilité, l'obstruction et autres symptômes, comme des causes subordonnées. Grâce à ces causes, suivant son opinion, la qualité de l'air et d'autres éléments était si altérée, qu'elle mettait en mouvement des fluides empoisonnés vers les parties internes du corps, de la même manière que l'aimant attire le fer ; au début, elle provoque la fièvre et les crachements de sang ; après, cependant, un dépôt sous forme de gonflements glandulaires et de bubons inflammatoires.

Guy de CHAULIAC était complètement convaincu de la *contagion* de la peste. C'est lui qui conseilla le pape Clément VI, dont il était le médecin, de s'enfermer ; le pape ne sortit point de son palais ; il fut épargné de la peste qui sévissait alors.

Il n'y eut pas un seul médecin à Montpellier qui ne fut atteint. Guy de CHAULIAC pensa à se protéger lui-même par les moyens habituels et il faillit malgré tout être victime. Alors que lui-même il resta sur place, à beaucoup d'autres il semble avoir recommandé de fuir.

« Pourquoi, dit Guy de CHAULIAC, la peste fut inutile et honteuse pour les médecins, d'autant qu'ils n'osoient visiter les malades de peur d'être infectés; et quand ils les visitoient n'y faisoient guère et ne gagnoient rien, car tous les malades mouroient, excepté quelque peu sur la fin, qui en échappèrent avec des bubons noirs. »

.....

« Et moi, pour éviter infamie, n'osai point m'absenter; mais avec continuelle peur me préservai tant que je peus. Ce néanmoins, vers la fin de la mortalité, je tombai en fièvre continue avec un apostème à l'aîne, et maladiai près de six semaines, et fus en si grand dangier, que tous mes compagnons croyoient que je mourusse; mais, l'apostème étant meuri et traité comme j'ai dit, j'en échappai au vouloir de Dieu. »

Les médecins de Paris reconnaissaient également le côté contagieux de la maladie. « Ce sont surtout les gens d'une même maison, et principalement ceux de la famille ou les proches, qui meurent; car ce sont ceux-là qui sont le plus auprès des malades. Nous leur conseillons de s'en éloigner, car c'est ainsi qu'un grand nombre ont été atteints de la peste ».

CHALIN DE VINARIO croit aussi à la contagion, et il loue ceux qui songent à se mettre à couvert avec un cynisme qui ferait mal juger de l'abnégation et du dévouement des médecins :

« Comme, dit-il, il y a un danger réel et certain à approcher des malades, peu de médecins, si ce n'est en vue de grandes récompenses, affrontent un si grand péril...

« Ils font bien, à mon avis, car beaucoup de ceux qui n'ont pas eu la prudence de s'en abstenir ont péri enveloppés dans la ruine de leurs clients.

« Personne, ajoute-t-il, n'est d'une folie assez aveugle pour s'inquiéter du salut des autres avant le sien, surtout dans une maladie où la contagion est si rapide ».

A Avignon, le traitement consistait dans les saignées habituelles et, quand les circonstances l'exigeaient, à amener les bubons à la suppuration. On faisait des incisions dans les bubons inflammatoires, ou on les brûlait au cautère, pratique qui se montra salutaire dans certains cas et sauva beaucoup de vies pendant cette épidémie.

Voici la médication que préconisait Guy de CHAULIAC : « Pour la curative, on faisait des saignées et avacuations, des électuaires et sirops cordials. Et les apostèmes extérieurs estoient meuris avec des figues et oignons cuits, pilez et meslez avec du levain et du beurre, puis estoient ouverts et traités de la cure des ulcères ».

A Avignon, les Juifs qui vivaient dans un état de grande saleté, étaient sévèrement visités, de même que les Espagnols, que CHALIN accuse de grande intempérance.

GALEAZZO DI SANTA SOFIA, de Padoue, soigna les pestiférés à Vienne. Pour lui, le traitement doit dépendre :

1^o) D'une évacuation de matières putrides, par les purgatifs et les saignées : toutefois, ces moyens ne doivent pas être employés sans discrimination, tout au moins là où la condition du sang était saine. Il se déclarait contre la saignée *ad deliquium* (*venae sectio eradicativa*).

2^o) Renforcement du cœur et mesures préventives de la putrescence.

3^o) Régime approprié.

4^o) Amélioration de l'air.

5°) Traitement convenable des glandes tuméfiées et des bubons inflammatoires, par des émollients et même des cataplasmes stimulants (moutarde, bulbes de lys), aussi bien qu'avec de l'or et du fer portés au rouge.

6°) Prendre garde aux symptômes prédominants.

Les réserves de la pharmacopée arabe, auxquelles il faisait appel étaient très considérables. Mais ces thérapeutiques même appliquées à l'excès ne faisaient pas de mal, le système médical arabe suivi à cette époque était tout de douceur et de précaution.

Il faut distinguer parmi les médecins de ce temps CHALIN DE VINARIO, un des plus expérimentés, qui, quoique acquis à l'astrologie, s'exprimait avec beaucoup de bon sens sur la contagion.

Il émit des idées sur la saignée avec sagacité, comme un médecin expérimenté et il combattit le désir excessif des moines ignorants de saigner d'une manière immodérée. Il s'éleva contre la pratique de saigner les malades âgés de moins de quatorze ans, mais il préconisa de combattre « l'excitation inflammatoire par les ventouses » il conseillait de modérer l'inflammation des glandes tuméfiées par des sangsues.

La plupart de ceux qui étaient saignés succombaient; aussi, il réservait ce traitement pour les pléthoriques; en particulier, pour les « courtisans » papaux et les ecclésiastiques hypocrites qui, sous prétexte de service divin, s'octroient ce qui leur plaît, et ne font qu'imiter EPICURE, en déclarant pompeusement qu'ils marchent sur les pas du Christ.

« *Qualis (vita) esse solet eorum, qui sacerdotiorum et cultus divini praetextu, genio plus satis indulgent et obsequuntur, ac Christum speciosis titulis ementientes, Epicurum imitantur.* » (De Peste Liber, pura latinate donatus a Jacobo Dalechamps — Lugdun, 1552, p. 97, 166.)

CHALIN DE VINARIO recommandait de brûler les bubons avec un cautère, seulement dans la peste sans fièvre, qui se présentait dans des cas isolés. Il était toujours prêt à modérer ces chirurgiens trop pressés qui, avec le feu et des remèdes violents, occasionnaient un mal irréparable à leurs patients.

Certaines recettes médicales de cette époque sont rappelées par POCQUET : « Le médecin, atteint de peste, devait s'appliquer « quatre crapauds séchés sous les aînes et sous les aisselles. Ils lui servaient de vésicatoires ». Une autre recette consistait à ordonner un pigeon « détrempé avec du jus d'ail, qu'on appliquait sur le côté gauche de la poitrine, pour calmer l'excitation du cœur ».

La Faculté de Médecine de Paris, la plus célèbre du XIV^e siècle, fut sollicitée de donner son opinion sur les causes de la Peste Noire et de fournir certaines règles appropriées concernant le mode de vie, au cours de sa propagation.

Après une longue dissertation en latin sur l'influence étiologique des conjonctions planétaires, nous détachons la thérapeutique, ou plutôt les prescriptions hygiéniques qu'elle recommande dans la lutte contre la peste en 1348 :

« Nous sommes d'avis que les constellations, avec l'aide de la Nature, luttent, par la vertu de leur divine puissance, pour protéger et guérir la race humaine; et dans ce but, en association avec les rayons du soleil, agissant par le pouvoir du feu, elles s'efforcent de rompre le brouillard. En accord avec ces faits, au cours des dix jours suivants et jusqu'au dix-septième jour du mois suivant, le brouillard sera converti en une pluie délétère fétide, par quoi l'air sera très purifié. Maintenant, aussitôt que cette pluie s'annoncera, par le tonnerre ou la grêle, chacun de vous devra se protéger de l'air; et, aussi bien avant qu'après la pluie, allumer un

grand feu de sarments de signe, de laurier vert, ou d'autres bois verts; l'absinthe et la camomille devront être également brûlées en grandes quantités sur les places du marché, dans d'autres localités très peuplées et dans les maisons. Jusqu'à ce que la terre soit devenue de nouveau complètement sèche, et pendant trois jours après, personne ne devra aller aux champs. Pendant ce temps, le régime devra être simple et les personnes devront prendre garde de s'exposer au froid du soir, de la nuit et du matin. La volaille et le gibier d'eau, du porc jeune, du bœuf vieux et de la viande grasse, en général, ne devront pas être mangés; mais, au contraire, de la viande d'un âge convenable, chaude et sèche, mais non de nature échauffante et excitante. Du bouillon devra être pris, assaisonné de poivre, de gingembre et de clous de girofle, particulièrement par ceux qui sont habitués à être tempérants. Il est nuisible de dormir pendant le jour; on doit dormir la nuit jusqu'au lever du soleil, ou un peu plus longtemps. Au déjeuner, on doit boire peu; le souper devra être pris une heure avant le coucher du soleil et on boira davantage qu'au matin. Du vin léger, clair, mélangé à $1/5^e$ ou $1/6^e$ d'eau, doit être pris comme breuvage. Des fruits secs ou frais, avec du vin, ne sont pas préjudiciables; mais, encore mieux sans lui. Les racines de bettes et autres légumes, qu'ils soient mangés en saumure ou frais, sont nuisibles; au contraire, les herbes potagères, épicées, telles que la sauge ou le romarin, sont salutaires. Les aliments froids, humides, aqueux sont en général préjudiciables. Sortir la nuit et même jusqu'à trois heures du matin, est dangereux, par suite du brouillard. On devra utiliser seulement de petits poissons de rivière. Trop d'exercice est malsain. Le corps devra être tenu plus chaud que de coutume et protégé de l'humidité et du froid. L'eau de pluie ne devra pas être employée pour la cuisson et chacun devra se garder à s'exposer à un temps humide. S'il pleut,

on devra prendre un peu de thériaque après le dîner. Les personnes grasses ne devront pas s'asseoir au soleil. Du bon vin clair doit être choisi et bu souvent, dans la journée, mais par petites quantités. L'huile d'olive, en tant que produit alimentaire, est fatale. Egalement nuisibles sont le jeûne et une abstinence excessive, l'anxiété d'esprit, la colère et boire immodérément. Les jeunes gens, surtout en automne, devront s'abstenir de toutes ces choses, s'ils ne veulent courir le risque de mourir de dysenterie. Dans le but de garder son corps libre, un lavement, ou quelque autre moyen simple, devra être employé, si c'est nécessaire. Le bain est nocif. Les hommes doivent rester chastes s'ils veulent faire cas de leur vie. Chacun devra se fixer cela dans sa mémoire, mais particulièrement ceux qui résident sur les côtes, ou sur une île où le vent pernicieux a pénétré ».

Il est inutile de souligner que ces prescriptions n'ont pas augmenté le prestige des docteurs de la Faculté de Paris et du ^{xiv}^e siècle en général. En masquant leur ignorance par des affirmations autoritaires, ils ne faisaient que perpétuer leur erreur. Et tandis qu'ils voulaient apparaître au monde avec éclat, ils ne faisaient que reconnaître leur lamentable faiblesse en face du fléau.

Quant à la médication elle-même, elle continue à être purement symptomatique. On tâche de favoriser la suppuration des bubons et de donner issue au pus; enlever les tissus sphacèles, abattre la fièvre et remonter l'état général. Nous tenons la confirmation de ces faits, en parcourant les divers documents de cette époque, concernant les médecins appelés à combattre cette épidémie.

Parlant des anciens modes de traitement de la peste, CABANES rappelle que les rabbins juifs et les Arabes avaient mis à la mode la protection due à l'heureuse

influence des pierres. « L'escarboucle, le rubis, le grenat, l'émeraude, la topaze, la turquoise, l'améthyste, étaient réputés préservatifs. Le diamant porté à la main gauche passait pour neutraliser toutes sortes de venins » (BORDIER).

Aux concrétions calcaires variées, trouvées dans la tête ou dans l'estomac des divers animaux, on attachait des vertus merveilleuses. CABANES rappelle que les gens assez heureux pour posséder un bézoard le suspendaient à leur cou, comme une amulette préservatrice de tous les maux.

Le meilleur bézoard venait d'Orient et naissait dans l'estomac d'une sorte de bouc.

Jean de TROYES raconte qu'au moment de son exécution, le comte de SAINT-POL dit au cordelier SORDUN, qui l'assistait : « Beau-père, veez-cy une pierre que j'ay longuement portée en mon col et que j'ay fort aymée pour ce qu'elle a moult grande vertu, car elle résiste contre tout venin et préserve aussi de toute pestilence, laquelle pierre je vous prie que vous portiez de par moy à mon petit-fils, auquel direz que je luy prie qu'il la garde bien pour l'amour de moy... ». Et après la dicte mort, Monseigneur le Chancelier déclara que la dicte pierre seroit baillée au Roy, pour en faire à son bon plaisir. (Chronique, édit. Michaud, t. IV, p. 321.)

Les Quarantaines

On donne le nom de quarantaine aux mesures d'isolement imposées aux personnes et aux objets susceptibles, en raison de leur provenance ou de leur contact avec des personnes ou des objets contaminés, de transmettre une affection épidémique ou contagieuse de provenance exotique.

Cependant, si on se rapporte à la peste qui sévit au XIV^e siècle, on ne songeait à aucune mesure de préservation. C'est ainsi qu'à Paris, en 1348, alors qu'elle sacrifiait près de mille cinq cents personnes par jour, la peste semblait comme un mal peu transmissible. Mais en d'autres pays, le voisinage des pestiférés était très redouté. BOCCACE, à qui nous devons des relations sur cette épidémie, s'éloignait de Florence, à cause des dangers sans nombre dont chaque malade devenait la source; les cadavres même étaient considérés comme des véhicules de contagion.

Quoiqu'on ait soutenu le contraire, écrit COLIN, dès 1348, la contagion médiate, le transport du germe morbide par les navires et les passagers venant d'Orient, bien que non atteints de la maladie, avaient été constatés par les observateurs de l'époque.

Ainsi Gabriel de MUSSIS, avocat de Plaisance, s'exprime d'une manière explicite, en fuyant cette épidémie, sur le danger que courent à son approche et à celle de ses compagnons de fuite, les parents et les amis près desquels il retourne.

« Malheur à nous, dit-il; *Heu nobis qui mortis jacula portabamus; dum amplexibus et osculis nos tenerent, ex ore, dum verbo loquebamur, venenum fundere cogebamur.* »

Dans la suite, l'idée de *contagion* de la peste s'accréditait de plus en plus et nous pouvons relever à ce sujet le nom de Michel SAVONAROLE, professeur à Ferrare (1462) et bien avant lui, celui de VALESCUS DE TARENTE qui, au cours de la peste noire de 1362, étant médecin à Montpellier, soutint ce point de vue, repris et commenté ultérieurement dans de nombreux traités sur la peste au cours des xv^e et xvi^e siècles (ASTRUC — Mémoires pour servir à l'Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier, Paris, 1767, t. 4, p. 208.)

Au point de vue administratif, on peut relever la création, à Venise, sous l'influence du doge DANDOLO, en 1348, année de l'invasion épidémique, de trois *provéditeurs de santé* chargés de pouvoirs exceptionnels, pour les mesures à prendre contre le fléau. Par ses relations avec l'Orient, son port était sujet, plus qu'aucun autre, aux invasions non seulement de la peste noire, mais surtout de la peste d'Egypte. Aussi, le nombre de ces provéditeurs fut doublé au siècle suivant. Ceux-ci adoptèrent, dès le début, certaines mesures restrictives contre le débarquement en libre pratique des pestiférés; mais aucune installation spéciale n'est mentionnée dans l'histoire de Venise, pour l'application de ces mesures avant la fin du xiv^e siècle.

Déjà auparavant, les historiens de l'époque rapportent que quelques familles de Florence auraient échappé au fléau en barricadant leurs maisons ou leurs rues pour les préserver de toute communication avec les quartiers atteints. Milan fut une des dernières villes atteintes par la peste noire, en 1350; aussi, a-t-on supposé que ce retard de l'invasion épidémique avait pu résulter de mesures prises pour mettre la ville à l'abri de communications avec les pays environnants (COLIN).

Néanmoins s'établit dès cette époque la conviction universelle de la contagiosité de la peste. Il en découla le fait que la cause occasionnelle la plus nocive pouvait être évitée; la possibilité de protéger des cités entières par l'isolement; cette idée s'implanta de plus en plus, si bien qu'avant la fin du ^{xiv}^e siècle, avant que n'aient cessé les effets de la « Peste Noire », les diverses nations décidèrent de se prémunir contre le retour de cet ennemi par une défense sérieuse et efficace.

La première réglementation qui fut promulguée dans ce but, est due au vicomte Bernabo VISCONTI et datée du 17 janvier 1374 à Reggio : « Tout malade de la peste doit être amené hors de la cité, dans les champs, pour y mourir ou pour y guérir. Ceux qui assistent un pesteux, doivent rester en dehors pendant dix jours, avant de venir en contact avec qui que ce soit. Les prêtres sont chargés d'examiner les malades et doivent signaler, à des commissaires spéciaux, les personnes infectées, sous peine de confiscation de leurs biens et même d'être condamnés aux bûcher. Celui qui apportait la peste avait ses biens confisqués par l'Etat. Finalement, personne, en dehors de ceux appointés dans ce but, ne pouvait soigner les pestiférés, sous peine de mort et de confiscation des biens » (*Chronicon Regienae Muratori*, 1731, t. XVIII, p. 82).

Ces ordres, en correspondance avec l'esprit du ^{xiv}^e siècle, étaient suffisamment nets, pour indiquer le souvenir des bons effets de l'isolement et de l'éloignement de ceux suspects de peste. On rapporte que la ville de Milan même, grâce à un barrage rigoureux de trois maisons où la peste avait éclaté, s'était préservée de la « Peste Noire » pendant un temps considérable. Des exemples de la conservation des familles individuelles, au moyen d'une stricte séparation, étaient très fréquents (CHENOT — Discussion sur les règlements médi-

caux et politiques au cours de l'épidémie de la peste, Vienne, 1798, 8, p. 146).

A partir de cette période, il était courant de barricader les portes et les fenêtres des maisons infectées par la peste, et d'y laisser périr les habitants sans aucune pitié.

Il est compréhensible que ces prescriptions, par leur sévérité excessive, aient causé un désespoir général, en particulier dans le cas de la ville de Reggio; mais Bernabo VISCONTI ne voulut pas se laisser détourner de son but; au contraire, quand la peste revint en 1383, il défendit l'entrée des habitants venant des places infectées dans ses territoires, sous peine de mort.

Bernabo VISCONTI, l'auteur de cette loi, était l'un des princes les plus cruels de cette époque barbare; les prescriptions eussent été plus sévères encore si lui-même eût résidé sur le théâtre de cette épidémie; déjà, en 1361, au moment où la peste sévissait à Milan, il se retirait à Marignano; puis ne se croyant pas en sûreté dans cette dernière ville, il se réfugiait dans un asile au fond des bois, faisant planter, sur le chemin de cette nouvelle retraite, une potence avec un écriteau, menaçant de mort tout voyageur qui oserait passer outre (Muratori, 1.C., t. XIV, p. 164). En 1373, la peste régnant de nouveau à Milan, il ordonnait la destruction du palais et des maisons où se trouvaient des malades ou des cadavres de pestiférés et prescrivait de mettre à mort ceux qui étaient atteints de l'épidémie ainsi que leurs gardiens (Muratori, 1.c., t. XVIII, p. 80).

L'exemple de BERNABO fut imité. En 1399, le vicomte JOHN, en termes moins excessifs que son prédécesseur, ordonna qu'aucun étranger ne devait être admis venant d'endroits infectés et que les portes de la cité devaient être strictement gardées. Les maisons infectées devaient être ventilées au moins pendant huit ou dix jours et purifiées des vapeurs novices par le feu et par des fumi-

gations avec des substances balsamiques et aromatiques. La paille, les chiffons et des objets analogues devaient être brûlés. Les bois de lit qui avaient été employés devaient être mis pendant quatre jours à la pluie ou au soleil, de sorte que d'une manière ou d'une autre les vapeurs morbides puissent être détruites. Personne n'avait droit d'utiliser des vêtements ou des lits provenant de demeures infectées, sans qu'ils aient été préalablement lavés et séchés au feu ou au soleil. On devait éviter aussi longtemps que possible les personnes ayant demeuré dans des maisons fréquentées par les pestiférés (Muratori, t. XVI, p. 500).

Ces mesures prophylactiques furent reprises au cours du xv^e siècle, période pendant laquelle la peste éclata à dix-sept reprises dans différents endroits de l'Europe. On envisagea de créer une barrière à sa pénétration venant d'Asie, d'Afrique et de Grèce. Parmi les états qui étaient appelés à agir dans ce but, il faut mentionner principalement Venise, si touchée par l'épidémie de la « Peste Noire ». Jusqu'à la fin du xv^e siècle, les relations avec l'Est étaient libres et faciles. Les bateaux des cités commerciales avaient souvent amené la peste; la première irruption de celle-ci avait été occasionnée par des navigateurs. Vers la fin de l'automne 1347, quatre bateaux pleins de pestiférés revenaient du Levant à Gênes; le fléau se propagea avec une rapidité étonnante. A la suite de cet événement, l'année suivante, les Gênois défendirent l'entrée des bateaux suspects dans leurs ports. Ceux-ci débarquèrent à Pise et dans d'autres cités de la côte et la « Peste Noire » se propagea dans ces villes.

En 1485, les cités de l'Italie septentrionale, Milan en particulier, souffrirent à nouveau du fléau de la peste, il se tint alors un *Conseil Spécial de Santé*, constitué par trois personnes, d'origine noble, qui se fixa à Venise. Il tenta tout ce qui était en son pouvoir pour

empêcher l'entrée de cette maladie et il mit en activité des règlements qui servirent ultérieurement comme modèles à d'autres états du Sud de l'Europe. Leurs efforts ne furent pas complètement couronnés de succès et ce n'est que beaucoup plus tard, en 1504, qu'on leur donna le droit de vie et de mort sur ceux qui violaient ces lois (LE BRET — Histoire de la République de Venise — Riga, 1775, part. II, div. 2, p. 752).

LAZARETS

Les premiers lazarets furent établis sur des îles, à une certaine distance de la ville, à partir, semble-t-il, de 1403. Là, tous les étrangers venant d'endroits où la présence de la peste étaient suspectée, étaient retenus. Si la peste survenait dans la cité même, le malade avec sa famille étaient expédiés à ce qu'on appelait le Vieux Lazaret, où ils étaient munis de provisions et de médicaments. Quand ils étaient guéris, ils étaient retenus, avec ceux qui avaient été en rapport avec eux, encore *quarante jours* dans le Nouveau Lazaret, situé sur une autre île.

Tous ces règlements se perfectionnèrent au cours du ^{xv}^e siècle.

Ce décret, d'une détention de quarante jours, d'où dérive le terme de « quarantaine » n'était pas dicté par caprice, mais probablement avait une origine médicale, dérivant en partie de la doctrine des jours « critiques » ; car le quarantième jour, suivant les notions les plus anciennes, a toujours été considéré comme le dernier jour des maladies « ardentes » ; il constituait la limite de séparation entre celles-ci et les maladies chroniques.

Dès cette époque, le terme de quarante jours fut choisi par l'usage, pour l'examen des personnes sim-

plement suspectes, examen qui consistait à les séparer pendant quelque temps des autres hommes, afin de voir si l'affection se développerait.

En ce même siècle, Gênes aussi fondait un lazaret (1467) et les consuls de Marseille convertissaient la léproserie de la ville en hôpital pour les pestiférés (1476). De même, à Genève, rapporte SPON, en 1482, on y installait un hôpital spécial pour les pestiférés. Quelques années plus tard, en 1490 et 1493, une ordonnance fut promulguée en cette ville, durant l'épidémie, interdisant les assemblées ou réunions publiques et même particulières.

De ces faits, il est remarquable de constater qu'au cours de ce quinzième siècle, se pose déjà le problème, dont la solution est la clef de voûte, des institutions sanitaires.

Prières et invocations aux Saints au cours des épidémies de peste au Moyen Age

Nous avons déjà mentionné les Flagellants ou les Frères de la Croix, qui organisaient des processions, pleins de contrition et de lamentation. Il s'agissait beaucoup plus d'appels au repentir du pécheur, que de sauvegarde contre la peste même. D'ailleurs, par leurs multiples déplacements et la foule qu'ils occasionnaient, l'extension de la peste ne fit qu'augmenter.

Par contre, de nombreux saints passaient pour guérir la peste.

Parmi les plus connus, Saint ROCH, né et mort à Montpellier (vers 1293-1327) de parents seigneurs de la ville. En sortant du sein de sa mère, l'histoire rapporte qu'il portait sur le corps une croix rouge.

Il partit pour visiter les lieux saints de Rome, la peste sévissait alors en Italie. A Aquapendente, à Rome, à Césaire, à Plaisance et autres villes, il guérit tous les pestiférés en faisant le signe de la croix sur leurs bubons et charbons.

Il mourut cependant de la peste. Sur son corps on trouva un écriteau portant ces mots : « Tous ceux qui seront frappés de la peste et imploreront Saint ROCH seront guéris ».

Saint SÉBASTIEN, martyr, né à Narbonne vers 256 ou 258, mort en 288. Il était invoqué contre les mala-

dies contagieuses en général et spécialement révé-
ré comme protecteur de la peste.

Arthur FORGEAIS cite une prose normande dont
voici un passage :

« O martyr SÉBASTIEN, demeurez toujours avec
nous et par vos mérites gardez, conservez et dirigez
nous tous qui sommes encore dans cette vie et proté-
gez-nous de la peste. »

Avec CABANES, à qui nous empruntons cette docu-
mentation, nous mentionnerons d'autres Saints que leur
modestie a jusqu'alors relégués au deuxième plan,
Saints invoqués au Moyen-Age et même aux siècles sui-
vants.

Saint PIERRE THOMAS, comme patriarche de Cons-
tantinople au XIV^e siècle.

Saint CUTHBERT (Cuthbertus), évêque de Lindis-
parne, appelé le thaumaturge de l'Angleterre septentrio-
nale : ce bienheureux fut atteint de la peste qui infec-
tait l'Angleterre et fut guéri, contre toute espérance,
par les prières de sa communauté.

C'est l'origine de l'invocation de ce saint contre la
peste, conjointement à plusieurs autres guérisons de ce
même fléau opérées dans son diocèse, après qu'il eût
été nommé évêque.

Saint ZOZIME, évêque de Syracuse, passait égale-
ment pour guérir la peste.

Saint GÉRALD, évêque en Irlande (Geraldus), vers
732, eest classé par Théophile RAYNAUD parmi les saints
qui sont invoqués contre la peste. Les motifs de cette
invocation faite à la date du 13 mars, sont minutieu-
sement décrits par les Bollandistes.

Saint CASIMIR, fils du roi de Pologne, confesseur,
vivant au XV^e siècle, fut invoqué contre la peste, parce
qu'en 1603 il délivra WILNA d'une mortalité effrayante.

D'après l'Allemand Henri ALT, Saint VALENTIN est invoqué contre la peste, parce qu'il guérit plusieurs pestiférés.

Saint AVERTAN, Saint AVERRANO, confesseur castillan, carme déchaussé, est invoqué contre la peste, parce que sa commisération fut au milieu de la peste, pour les habitants de Lucques, une consolation.

Sainte GENEVIÈVE est également invoquée. Un verset de la séquence de cette sainte a rapport à l'invocation contre la peste :

« Détruisez le péché, apportez toujours du soulagement à ceux qui sont atteints de la peste, et de la consolation à ceux qui sont tristes. Ainsi soit-il ».

Saint MACAIRE, archevêque d'Antioche, vivant aux ^{x^e} et ^{xi^e} siècles, nourrissait toujours le projet de retourner en Arménie, quand survint tout à coup, à Gand, une peste si cruelle qu'on ne pouvait plus suffire à enterrer les morts. Le saint évêque s'offrit à Dieu pour le salut de ce pauvre peuple : il faut exaucé et Dieu permit qu'il en fût atteint; à peine en fut-il frappé qu'il perdit l'usage de la parole; puis, il annonça par signes qu'il en mourrait, avec deux autres moines qui s'étaient offerts comme lui et que le fléau cesserait immédiatement après. Il se fit transporter dans l'église Notre-Dame, où il marqua avec son bâton la place où il voulait être enterré, devant l'autel de Saint Paul; puis ayant donné sa bénédiction au peuple, il se retira dans sa chambre, pria Dieu, les bras étendus en croix et rendit son âme le 10 avril 1012. Sa prophétie s'accomplit. Il fut la dernière victime de l'épidémie.

Telle est l'origine des prières qu'on lui adresse pour éloigner la peste (BROC DE SEGANGE).

En résumé, comme tout grand fléau, les grandes épidémies provoquaient un réveil de mysticisme et la foi dans les saints guérisseurs des calamités publiques.



Conclusions

I. — Le Moyen-Age fut marqué en Europe par de nombreuses épidémies de peste, dont deux, une au VI^e siècle et l'autre à la fin du XIV^e, décimèrent la population ; comme toutes les épidémies infectieuses, elles finirent par s'éteindre par l'atténuation de leur virulence.

2. — Le traitement purement symptomatique consistait à favoriser et donner issue au pus du bubon et à remonter l'état général ; mais, en définitive, la thérapeutique était essentiellement préventive.

3. — Malgré les erreurs et les nombreuses superstitions qui ont obscurci et compromis au cours du Moyen-Age, la lutte contre l'épidémie de peste, on reconnaît vers la fin du XIV^e siècle la *contagiosité* de la peste, dont la notion s'accrédite de plus en plus dans les siècles suivants.

4. — Les premières mesures administratives d'isolement des pestiférés et des suspects furent réalisées vers la fin du XIV^e siècle, à Reggio, en Italie, d'où elles se propagèrent aux autres pays.

5. — C'est en Italie également, au début du XV^e siècle, que furent établis les *lazarets* sur des îles, où les malades et les suspects étaient retenus pendant quarante jours, origine des *quarantaines* modernes.

Vu, le Doyen :

BINET

Vu, le Président de Thèse :

LIAN

Vu et Permis d'Imprimer,

Le Recteur de l'Académie de Paris :

SARRAILH

Bibliographie

(1) Cette bibliographie est fragmentaire; on trouvera une bibliographie très détaillée dans le travail de MAHÉ.

ASTRUC. — Dissertation sur l'origine des maladies épidémiques et de la peste. (Montpellier, 1721.)

BUONAGENTE. — Decem problemata de peste. (Venetiis, 1556.)

CABANES. — Les anciens traitements de la peste. (*Bull. Gén. de Thérap.*, 1899, t. 138, pp. 764-781.)

COLIN (L.). — Quarantaines. (Paris, 1884, 171 pp.)

DEININGER (G.). — Contribution à l'histoire de la peste au xv^e siècle. (*Deut. Arch. f. Gesch. d. Med. u. Med. Gcgr.*, Leipzig, 1880, III, pp. 348-356.)

FAYE (A.-L.). — La mort noire au xiv^e siècle. (Christiana, 1880.)

GÉNUEP (Von A.). — De morte nigra, pandemica seculo xiv. (Lugd. Bat., 1846.)

GUTTMANN (G.). — Contribution à l'histoire de la médecine du xiv^e siècle. (*Thèse*, Berlin, 1903.)

HECKER. — La mort noire au xiv^e siècle. (Berlin, 1832.)

— Les grandes épidémies du Moyen-Age. (Berlin, 1865.)

HEUSCHEL (A.-W.). — Document à l'histoire de la mort noire. (*Arch. f. d. Ges. Med.*, Iena, 1842, II, pp. 36-59.)

HOWARD (J.). — Histoire des principaux lazarets de l'Europe. (Paris, 1801.)

LAIGNEL-LAVASTINE. — Histoire de la Médecine. Tome II.

LECLAINCHE (E.). — Histoire de la Médecine vétérinaire du Moyen-Age.

MAHÉ (J.). — Peste. (*Dictionnaire Encyclop. de Sc. Méd.*, 1887, t. 23, pp. 641-752.)

- MASSA (N.). — De febri pestilentiali. (Venetiis, 1556.)
- MASSARIA (A.). — De peste libri duo. (Venetiis, 1579.)
- MERCURIALIS. — De pestilentia in niversum, presertim vero de Veneta et Patavina. (Venetiis, 1577.)
- MICHON (L.-A.-J.). — Etude d'histoire médicale. Documents inédits sur la grande peste de 1348. (*Thèse de Paris*, 1860.)
- MURATORI. — Del governo della peste e delle maniere di guardarsene, trattato politico, medico ed ecclesiastico. (Milan, 1721.)
- MUSSIS (de G.). — Historia de morbo sine mortalitate quar fuit anne Domini 1348. Manuscrit publié par Heuschel.
- OZANAM (J.-A.-F.). — Histoire médicale, générale et particulière des maladies épidémiques. (Paris, 1835, 2^e éd.)
- PAPON. — De la peste aux époques mémorables de ce fléau et des moyens de s'en préserver. (Paris, 1800, 2 vol., in-8°.)
- PHILIPPE (A.). — Histoire de la peste noire (1346-1350). (Paris, 1853, in-8°.)
- RITTMANN (A.). — Recherches historiques sur la peste et la médecine des premiers temps. (Brünn, 1867.)
- SCHNURRER (F.). — Chronique de la peste. (Tübingen, 1823, 2 vol.)
- SPRENGEL (K.). — La mort noire des années 1348-1350. (*Beitr. z. Gesch. d. Med.*, 1794, pp. 36-116.)
- TH... (L.). — Les grandes épidémies de peste. (*Abeille Méd.*, Paris, 1881, XXXVIII, pp. 209, 217, 225, 233.)
- VAN DEN CAPUT. — Les pestes, leur histoire et leur prophylaxie. (*Journ. de Méd. Chir. et Pharmacol.*, Bruxelles, 1879, LXVIII, pp. 223-239.)
- WINTERHONE. — La Médecine au Moyen-Age. Histoire de la Médecine. Tome II.

